

MERCÈ
RODOREDA
*Rue des
Camélias*

z

« *Rue des Camélias* relate la vie de Cecilia, qui, grisée par les senteurs des fleurs et subjuguée par les ciels étoilés, ne rêve que d'envol, de surprises et d'amour. » Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde des Livres*

« Son écriture, ajourée, décrit avec finesse les objets et la nature, les crescendos d'émotions et la beauté malgré tout de la condition humaine. » Frédérique Roussel, *Libération*

« Dans chacun de ses livres, le langage des fleurs est aussi ambigu que sa vision de la vie, lumineuse et obscure, à la lisière du réel, transcendée par une écriture limpide et si pleine d'images frappantes. »
Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« On ressort de là éblouis et décidés à poursuivre sans tarder l'exploration des textes de Mercè Rodoreda. »
Alexandre Fillon, *Les Échos*

« L'écriture est belle comme un jardin en fleurs, avec ses épines et ses parfums. »
Julien Burri, *Le Temps*

« Mercè Rodoreda n'a pas, dans le monde francophone, la place qu'elle mérite. »
Pierre Maury, *Le Soir*

« Plus qu'un roman, une huile essentielle ! »
Dominique Aussenac, *Le Matricule des Anges*

« C'est une merveille de poésie, avec toujours en contrepoint un délicat hommage à la beauté des fleurs. »
Isabelle Bourgeois, *Avantages*

« La noirceur du propos est sans cesse embellie par la majesté des fleurs, par l'éclat de leurs parfums, par une écriture luxuriante et poétique. »
David Lelait-Helo, *Femme Actuelle*

WEB



« Portée par une écriture enlevée et charnelle, l'histoire de Cecília, faite de dépendances et de combats, est d'une universalité saisissante. »

Mohamed Berkani, *France Info*

https://www.franceinfo.fr/culture/livres/les-sept-romans-a-ne-pas-manquer-en-avril-2026_7926014.html



Le roman de Mercè Rodoreda est écrit avec une douceur et une naïveté qui illustrent parfaitement la personnalité de notre narratrice. Le ton enfantin contraste avec les événements qui ponctuent la vie de Cécilia, elle qui semble ne jamais se défaire tout à fait de son innocence malgré les aléas, malgré les rencontres souvent malheureuses avec ces hommes.

Nicolas Gary, *Actualitté*

<https://actualitte.com/article/131772/chroniques/dans-la-rue-des-camelias-l-innocence-face-a-la-violence>

La viduité

« On se souviendra de la précision sensuelle de Mercè Rodoreda, de la douceur de ses impressions tragiques. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2026/04/21/rue-des-camelias-merce-rodoreda/>



« Une écriture extrêmement sensible et intime. »

Nikola Delescluses, *Radio Campus Lille*

<https://soundcloud.com/nikola-delescluse/rodoreda-ruedescamelias>



A vif et sans illusions

Mystère ou miracle ? Une nuit de lune, une enfant est abandonnée à la grille d'un jardin de Barcelone. M. Jaume et M^{me} Magdalena recueillent la fillette, dont le nom, d'après ce qu'indique une graphie maladroite sur un morceau de papier épinglé à son bavoir, semble être Cecilia. La nuit même, une fleur de cactus, rouille et blanc, est éclos au sommet d'un mur, sa racine masquée dans une lézarde lui conférant la force d'une apparition.

Rue des Camélias relate la vie de Cecilia, qui, grisée par les senteurs des fleurs et subjuguée par les ciels étoilés, ne rêve que d'envol, de surprises et d'amour. La belle au « visage de nymphe et de sainte » ne cessera de se laisser guider par ses sentiments, quand son corps, convoité par des hommes qui semblent lui faire payer la dépendance dans laquelle son attraction les tient, la condamne à subir le désir violent, voire cruel, de « protecteurs » sans envergure. L'innocence peine à résister. Fataliste, sujette à une torpeur dont sa soif d'indépendance la délivre, Cecilia, sublime, se reconnaît à vif (« J'avais l'air d'une goutte de sang ») et sans illusions (« J'avais passé mon temps à chercher des choses perdues et à enterrer des amours »).

Couronné par le prix Sant Jordi, prestigieuse distinction des lettres catalanes, à sa publication en 1966, ce roman de Mercè Rodoreda (1908-1983) a déjà connu une traduction par Bernard Lesfargues (1986). La version d'Edmond Raillard est aussi heureuse. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

► ***Rue des Camélias*** (El carrer de les Camèlies), de Mercè Rodoreda, traduit du catalan par Edmond Raillard, Zulma, 256 p., 21,50 €, numérique 13 €.



LIVRES/

Mercè Rodoreda

L'exil

côté jardins

Longtemps considérée comme une autrice fleur bleue, l'écrivaine catalane qui a fui la guerre civile et mené à l'étranger une vie de femme émancipée est redécouverte aujourd'hui. Une exposition lui est consacrée à Barcelone, tandis que les éditions **Zulma** republient «*Rue des Camélias*».

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

La rue des Camélias il y a soixante ans n'avait rien à voir avec celle d'aujourd'hui. La ville a

avalé la lisière campagnarde. Dans cette rue de Barcelone, contre une grille, Cecília est retrouvée un matin. Le bébé a été abandonné, mais pas sur le parvis d'une église ou les

marches d'un couvent. Sa mère avait sans doute une autre idée de l'âme charitable. Le jardin aperçu derrière la grille devait lui inspirer confiance sur «*le monsieur et la*

dame» qui habitaient la modeste maison. Ceux qui aiment la nature ne peuvent pas être indifférents à l'éclosion d'une vie. *«Le monsieur a laissé les femmes parler, il m'a prise, sale comme j'étais, avec le papier encore épinglé sur ma poitrine, et il m'a emmenée regarder les fleurs : regarde les œillets, regarde les roses, m'a-t-on dit qu'il disait, regarde, regarde. Car c'était le printemps et tout était en fleurs.»*

Dans la nuit de pleine lune qui a suivi la découverte du nourrisson, le cactus géant derrière la maison, enraciné on ne sait comment dans la brique et le mortier, a fleuri. Les adultes ont posé une échelle contre le mur pour se rapprocher émus des pétales couleur rouille. Un miracle, la suite en verra moins.

Ainsi débute la *Rue des Camélias* de Mercè Rodoreda (1908-1983). On y perçoit un réalisme âpre, un goût pour le symbolisme et l'éveil d'un fort filet de voix féminin. Orpheline, Cecília va nous raconter son histoire, des baraquements insalubres au grand théâtre du Liceu sur la Rambla, une trajectoire géographique descendante, un parcours socialement ascendant. C'est une *Education sentimentale* heurtée, en dents de scie, celle d'une jeune femme qui va être la proie d'hommes pauvres et exclusifs, puis de bourgeois mariés, violente et enfermée, entretenue après s'être prostituée. Pourtant la voix cille à peine, Cecília semble toujours maîtresse de son destin, émue par peu de choses, faussement ingénue, princesse dans une cour des miracles. S'il y a de la violence et du sexe, ce n'est pas pour pointer la domination masculine. Les hommes de la *Rue des Camélias* sont parfois aussi à plaindre, elle les plaint beaucoup d'ailleurs. Et toujours brille l'amour du jardin, vécu comme un ciment de paix intérieure : *«Très souvent la nuit, s'il faisait bon, je sortais dans le jardin pour attendre l'aube. Parce qu'elle était rose.»*

L'écrivaine catalane a entrepris *Rue des Camélias* à l'automne 1959 et l'a achevé sept ans après. Dans l'intervalle est paru *la Place du Diamant* (1962), considéré comme son chef-d'œuvre et adapté au cinéma vingt ans plus tard par Francesc Betriu dans une version plutôt édulcorée de la cruauté du texte. Le roman raconte l'histoire de Colometa, une femme qui a vu sa vie brisée par la guerre civile, et dont une statue orne aujourd'hui ladite place à Barcelone.

Héroïne brisée

Après avoir publié le magnifique *Jardin sur la mer* en 2025, jamais traduit en français, Zulma continue de remettre en lumière l'œuvre peu connue en France de cette figure littéraire de la Catalogne, dont les lycéens planchent sur les textes à l'école. *«On l'a longtemps considérée comme une auteure désuète, un peu fleur bleue, dit Laure Leroy, directrice de la maison d'édition. Quand on la relit, on y voit une femme libre, révoltée, avec une forme de sauvagerie et de désir de vivre très contemporains.»* Le traducteur du catalan Edmond Raillard s'est ensuite occupé de *Rue des Camélias*, en librairie cette semaine, dans une traduction légèrement plus subtile et sensible que la précédente. Se trouve aujourd'hui sur son établi *Miroir brisé* (1974), paru chez Autrement en 2011, et au programme de Zulma l'an prochain. *Miroir brisé est en quelque sorte la fusion du Jardin sur la mer et de la Rue des Camélias, dit Leroy. C'est la femme du peuple du premier qui serait comme l'héroïne du second, elle a intégré une famille bourgeoise et l'on voit ce que ça donne sur trois générations.»* Rodoreda saisit l'évolution d'une lignée à travers l'empreinte du temps sur les lieux et les personnages. Pour poser le décor, elle s'est inspirée de la tour familiale de son enfance à Sant Gervasi de Cassoles et de son jardin en Romanyà, une de ses dernières demeures catalanes, avant sa mort

d'un cancer à Gérone en 1983.

Née en 1908 à Sant Gervasi de Cassoles, devenu un quartier barcelonais, Mercè Rodoreda a grandi dans une famille éprise de théâtre et de littérature. Son père, comptable, lui récitait des poèmes quand elle était enfant. Son grand-père maternel adoré, Pere Gurgi, lui disait des contes, par exemple celui du berger qui avait des ailes, comme elle le raconte dans la préface à *Tant et tant de guerre* (Gallimard, «L'Imaginaire»), dernier livre paru de son vivant en 1980. Il lui a aussi transmis l'amour pour la langue catalane et pour les fleurs. *Le Jardin sur la mer* incarne cette nostalgie de l'enfance sous les traits d'un vieux jardinier qui veille sur la demeure estivale d'un couple de bourgeois barcelonais.

Narrateur impassible des allées et venues vacancières des propriétaires et de leurs domestiques, il est le témoin du drame qui se noue avec l'arrivée du nouveau voisin, le richissime monsieur Bellom. Son drame à lui, chasseur de puces à rosiers et élagueur aux petits soins, c'est de voir ses coronilles et lupins colorés piétinés par les invités des fastueuses réceptions. *«J'ai toujours aimé me promener la nuit dans le jardin, pour le sentir respirer. Et quand je m'en lassais, je retournais sans me presser à ma maisonnette et je sentais la vie paisible de tout ce qui est vert et plein de couleurs en plein jour.»* L'amour de sa vie, qui s'appelait aussi Cecília comme la narratrice innocente de la *Rue des Camélias*, portait des robes couleur lilas ou romarin. Sa mort prématurée l'a laissé veuf. Ce roman agit comme un théâtre d'ombres, où le jardinier est l'âme du lieu. L'atmosphère se dégrade au fil des années, on sent poindre la vente de la maison. On songe à *la Cerisaie*,

Mercè Rodoreda n'a-t-elle pas traduit Tchekhov ?

Dans *le Jardin sur la mer* comme dans la *Rue des Camélias*, le mariage ou la relation amoureuse n'a rien

d'idéal. Le patriarcat abîme l'amour et détruit l'être. Il faut dire qu'à 20 ans, Mercè Rodoreda a été poussée à se marier avec son oncle Joan Gurguï, de 14 ans son aîné, qui avait fait fortune en Argentine. Pendant quelques années d'un ennui mortel, elle s'adonne à la couture pour laquelle elle est douée – qui sera longtemps une activité lui permettant de gagner sa vie –, et se réfugie dans l'écriture. Son premier ouvrage, *Sóc una dona honrada? (Suis-je une honnête femme?)* paraît en 1931. Elle collabore également à des journaux et des magazines, trousse des contes pour enfants. Bientôt, elle divorcera, première étape d'une trajectoire de femme libre et assumée, qui la désignera à l'opprobre d'une société corsetée. Au début de la guerre civile, elle travaille pour un organisme de propagande du gouvernement catalan. En 1939, elle s'exile en France pour échapper à la dictature de Franco et laisse son fils unique à sa mère. Son absence sera de courte durée, pense-t-elle, mais elle ne reviendra à Barcelone que vingt-quatre ans plus tard. On la jugera mauvaise mère pour avoir abandonné son enfant.

Si ses débuts littéraires se situent avant la guerre d'Espagne, l'écrivaine va gagner en profondeur durant ses années d'exil. Elle séjourne d'abord au château de Roissy-en-Brie avec une vingtaine d'autres auteurs catalans, grâce au soutien financier de Picasso et d'André Gide. Nouveau scandale, elle noue une liaison amoureuse avec le critique littéraire Joan Prat, alias Armand Obiols, un homme marié avec une fille restée en Catalogne. Fuyant les nazis et tout juste uni, le couple déménage en zone libre à Limoges à l'été 1940. Inutile de songer à sur-

vivre par l'écriture, Rodoreda reprend les aiguilles en main. «*Je fais des chemises de nuit et des ensembles pour un entrepôt*», écrit-elle à l'écrivaine catalane Anna Muria. «*J'ai une machine et un mannequin et mon désir le plus ardent est de tout voir brûler*.» Elle se venge dans sa fiction. Dans *Rue des Camélias*, les tentatives de son amie pour apprendre à Cecilia à assembler des chemises seront vaines. Obiols et Rodoreda vont vivre ensuite à Bordeaux, avant de retourner à Paris. Ces années parisiennes (1946-1954) furent déterminantes pour la Catalane. Le couple s'installe dans une chambre de bonne rue du Cherche-Midi. Elle lit quatre heures par jour, en anglais et en français, elle fréquente les cinémas, les théâtres, les galeries d'art, les musées. Elle écrit des nouvelles et des poèmes, fait de la peinture, continue à coudre et réécrit pour la *Revue de Catalogne*. *Nit i boira* (Nuit et brouillard) qu'elle signe en 1947 dans la *Nostra Revista*, la revue des exilés catalans à Mexico, est considéré comme le premier texte sur l'univers concentrationnaire, avant ceux de Primo Levi et de Robert Antelme.

Crescendos d'émotions

En 1951, elle est engagée comme traductrice par l'Unesco ; son mari et elle finissent pas habiter à Genève en 1954. Encore une fois, Rodoreda a fait ses valises, son exil dure depuis une quinzaine d'années, marqué par la guerre civile et la Seconde Guerre mondiale. La guerre revient souvent en arrière-fond dans ses romans. En Suisse, elle continue de peindre, mais surtout, en pleine maturité littéraire, elle ne cesse d'écrire. Elle entreprend ses meilleurs romans, *le Jardin sur la*

mer, *Miroir brisé*, *la Place du diamant*, *la Rue des Camélias*, l'étrange et magique *la Mort et le printemps* qui ne paraîtra qu'après sa mort. Elle reprend *Aloma*, seul de ses cinq premiers livres de jeunesse qui trouve grâce à ses yeux. Son écriture, ajoutée, décrit avec finesse les objets et la nature, les crescendos d'émotions et la beauté malgré tout de la condition humaine. Ce style si particulier vient de multiples réécritures. On songe à sa couture. «*Comme j'ai toujours eu le cerveau assez brumeux, les idées ne me viennent pas vite ; elles viennent, généralement, en faisant bien du chemin. Et le chemin n'est jamais droit, il fait des tours et des détours et il est envahi par la broussaille ; pour l'en débarrasser et le rendre praticable je n'arrête pas d'écrire et de jeter du papier et encore du papier dans cette sacrée corbeille ; Il y eut un temps où je pensais que pour écrire un roman il suffisait de connaître le catalan et de savoir se servir de la machine à écrire.*» A la fin des années 60, Rodoreda retourne à Barcelone, puis se retire à Romanyà de la Selva pour se consacrer à l'écriture et à son jardin. ◆

«Comme j'ai toujours eu le cerveau assez brumeux, les idées ne me viennent pas vite ; elles viennent, généralement, en faisant bien du chemin.»



MERCÈ RODOREDÀ
RUE DES CAMÉLIAS
 Traduit du catalan
 par Edmond Raillard.
 Zulma, 256 pp., 21,50 €
 (ebook : 12,99€).

Mercè Rodoreda
à la fin des années 50.
 PHOTOS ARXIU MERCÈ
 RODOREDÀ DE L'INSTITUT
 D'ESTUDIS CATALANS

L'œuvre à la racine

🕒 2 min ▪ F.R.I

Un parcours à Barcelone

L'affiche montre les racines à nu d'un arbre tortueux. Le titre ? *Rodoreda, une forêt*. Le Centre de culture contemporaine de Barcelone (CCCB) consacre une exposition (1) à l'écrivaine catalane dont la vie et l'œuvre sont «*représentatives de l'histoire du XX^e siècle, la guerre civile et l'exil*», dit Judit Carrera, directrice d'un lieu original, qui ne dispose pas de collections, organise trois à quatre événements thématiques par an accompagnés de nombreux débats, et un festival de livres et d'idées bisannuel. C'est la professeure et essayiste Neus Penalba qui a conçu le parcours, avec le concours de la Fondation Mercè Rodoreda et de ses archives. Pas de parti pris biographique. Neus Penalba, qui a notamment publié une analyse de *la Mort et le printemps*, invite à entrer dans les lieux comme dans une forêt qui relie organiquement les différentes salles, la poésie de Rodoreda débordant d'arbres et de figures de style botaniques. Elle veut aussi corriger des malentendus : celui du personnage de la vieille dame au succès tardif et à la vie privée scandaleuse, celui de la mièvrerie de ses romans alors que c'est une écrivaine difficile. Elle veut également rendre plus attractive celle dont il faut étudier les textes à l'école, *la Place du Diamant*, *Aloma* ou *Miroir brisé*. «*C'est la première exposition qui se concentre sur sa littérature*, dit la commissaire, *sur la radicalité de sa littérature.*»

La visite s'articule autour de grands thèmes qui traversent la vie et les publications de Rodoreda, l'innocence (ses narrateurs souvent candides et ingénus), le désir (elle dévoile le mensonge de l'amour romantique), les temps de guerre, les maisons et les rues, les métamorphoses, l'âme... On y découvre en déambulant *«ses racines littéraires et vitales et l'expérience du déracinement causée par l'exil ; les troncs de l'expérience de la guerre ; les branches qui aspirent à toucher les grands noms de la culture occidentale ; les cimes qui accueillent les oiseaux et touchent le ciel ; et les graines, qui finissent par germer et porter leurs fruits»*. Un certain nombre d'œuvres d'autres artistes ont été mises en regard, Pina Bausch, Marc Chagall, Leonora Carrington, Henri Michaux, Picasso, Suzanne Valadon, Ramon Casas, Dora Maar, etc. De quoi comprendre Mercè Rodoreda dans ses différentes facettes, dans toute sa complexité.

(1) *«Rodoreda, a Forest», CCCB, 5, Montalegre, Barcelone, jusqu'au 25 mai.*



A la redécouverte de Mercè Rodoreda

LITTÉRATURE

Grande figure de la littérature catalane, Mercè Rodoreda mérite d'être redécouverte.

Ce que proposent les éditions Zulma, avec une nouvelle traduction de « Rue des Camélias », tandis qu'à Barcelone une remarquable exposition éclaire son œuvre de manière singulière.

Alexandre Fillon

J' » A la tête d'une œuvre traduite dans une trentaine de langues, la femme qui s'exprimait ainsi a toujours été affublée de l'imposant statut de « grande dame de la littérature catalane ». En France, plusieurs des livres majeurs de Mercè Rodoreda (1908-1983) ont été traduits au fil des décennies chez Gallimard, Actes Sud ou Autrement. L'année dernière, les éditions Zulma ont entrepris de lui donner un nouvel éclat en entamant la retraduction de ses plus grands titres réalisée par Edmond Raillard. Après « Le Jardin sur la mer », voici « Rue des Camélias » qui demanda deux ans de travail à son auteure. Un sommet inscrit en 1966 dans sa bibliographie entre « La Place du Diamant » et

« Aloma », un roman de jeunesse que l'écrivaine avait remodelé. Un terrible et cruel portrait de femme qui s'ouvre par la découverte d'un bébé abandonné avec son nom, Cecilia Cé, inscrit sur un morceau de papier déchiré et accroché à sa poitrine à l'aide d'une épingle à nourrice.

Une forêt

Les nouveaux aficionados français de Mercè Rodoreda seraient bien avisés de partir sans tarder s'immerger plus au cœur de son univers en Catalogne. Le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone propose jusqu'au 25 mai une exposition extraordinaire organisée autour de son œuvre. « Rodoreda, une forêt » offre un éclairage singulier sur celle qui aimait tant les jardins. Celle qui fut tristement mariée à son oncle maternel à l'âge de vingt ans. Celle qui se réfugia dans la littérature, s'engagea politiquement et fut contrainte à un long exil – à Roissy-en-Brie, Bordeaux et Genève – à cause de ses idées républicaines avant de retrouver sa terre natale à la fin de sa vie.

Le CCCB n'étant pas un musée traditionnel, l'exposition frappe par son originalité. Comme celles organisées jadis autour de J. G. Ballard, de Kafka, de Joyce ou de Pasolini. Judit Carrera, la directrice du lieu, insiste sur la volonté de faire tomber les préjugés. Et de montrer combien Mercè Rodoreda n'a jamais été aussi classique qu'on a voulu parfois le laisser croire, qu'elle n'est pas une écrivaine seulement destinée à un lectorat féminin.

Les six étapes du circuit ouvrent grand la porte sur son mélange de réalisme et de noirceur, son obsession pour les anges, l'innocence et les métamorphoses, ses accents gothiques et poétiques. Au fil des chapitres, on chemine entre des archives, des vidéos, des installa-

tions, des œuvres classiques et contemporaines.

De Picasso à Wenders

Voici la nécrologie que lui consacra Gabriel Garcia Marquez dans El Pais au moment de sa disparition en 1983 ou la reproduction d'articles qu'elle signa sur le cinéma. On s'arrête devant quelques dessins de fleurs qu'elle réalisa dès les années 1920 et des grandes peintures de sa main plus tardives. Touché par de magnifiques toiles de Pablo Picasso et de Suzanne Valadon, de Jean Dubuffet et de Giorgio de Chirico. Par des dessins de Goya et d'Henri Michaux. Un extrait de « Nuit et Brouillard » d'Alain Resnais ou du film de Wim Wenders sur Pina Bausch. En écoutant enfin une série de témoignages où des écrivains tels Colm Tóibín et Wajdi Mouawad confessent son importance à leurs yeux.

On ressort de là ébloui et décidé à poursuivre sans tarder l'exploration des textes de Mercè Rodoreda. Cette immense écrivaine qui confiait avoir peur, « très peur », de la démesure. Et aussi combien il lui coûtait d'écrire bien. « Par "écrire bien", j'entends dire les choses essentielles avec la plus grande simplicité », expliquait-elle. Ce qu'elle a admirablement réussi à faire.

EXPOSITION

Rodoreda, un bosc

Centre de Cultura Contemporània de Barcelone jusqu'au 25 mai.
cccb.org

ROMAN ESPAGNOL

Rue des Camélias

traduit du catalan par Edmond Raillard.
Ed. Zulma, 256 pages, 21, 50 euros.

A la tête d'une œuvre traduite dans une trentaine de langues, cette femme a toujours été affublée de l'imposant statut de « grande dame de la littérature catalane ».



Retrouvez notre sélection de contenus sur l'application des « Echos » du lundi au vendredi à 18 heures !



Le Centre de Culture Contemporaine de Barcelone propose jusqu'au 25 mai une exposition extraordinaire organisée autour de son œuvre, « Rodoreda, une forêt ». Photo Alice Brazziti/Courtesy Of CCCB



Mercè Rodoreda, la fée des jardins

Disparue le 13 avril 1983, l'icône des lettres catalanes est un trésor à (re)découvrir. Le Festival du livre de Paris lui rend hommage.

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE À BARCELONE,
VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

« **L**a Place du Diamant est le plus beau roman écrit en Espagne depuis la fin de la guerre civile » écrit Gabriel García Márquez. Et Mercè Rodoreda (1908-1983) la plus grande écrivaine du XX^e siècle des lettres catalanes, traduite dans une quarantaine de langues. Dites « place du Diamant » à Barcelone, et vous n'attendrez pas longtemps avant que soit prononcé le nom de l'auteure de ce roman, paru en 1962, et qui a fait connaître au monde entier ce lieu aujourd'hui sans charme particulier, si ce n'est sa vie quotidienne à l'abri de la foule hipster du quartier de Passeig de Gràcia. Lisez *La Place du Diamant* et jamais vous n'oublierez son héroïne, l'innocente Natalia, que son Quimet de mari rebaptise Colometa, et comment il lui faudra tenir bon pendant la guerre. Ce livre, devenu un classique étudié à l'école, fut adapté au cinéma en 1981, au risque de

noyer à l'eau de rose, a-t-on dit, la complexité d'une œuvre dont les héroïnes sont souvent les proies de personnages nuisibles, mais, parfois, elles-mêmes ne se montrent-elles pas cruelles ? Quelle chance ont ceux qui n'ont pas lu encore Rodoreda. Son patronyme résonne du roucoulement des pigeons qui envahissent la vie de Colometa, et sonne comme un rhododendron. Une floraison printanière vient lui redonner sa place dans la littérature universelle : une exposition époustouflante au Centre de culture contemporaine de Barcelone (CCCCB) réunit tous les arts pour dégager la sève d'une œuvre et arpenter l'arbre d'une vie de celle qui fut l'objet de bien des méprises, raconte la commissaire spécialiste de l'écrivaine, Neus Penalba.

Vie romanesque. Jeune, on la croit aussi naïve que ses personnages, femme, on l'ostracise pour avoir quitté mari et enfant afin de vivre sa grande histoire d'amour avec l'intellectuel catalan Joan Prat alias Armand Obiols (1904-1971), tous deux en exil. Dans ses dernières années, on la regarde comme une grand-mère tranquille, réfugiée au milieu de ses plantes. En 2017, *La Mort et le Printemps*, roman commencé en même temps que *La Place du Diamant*, resté inachevé et paru à titre posthume, est réédité et la redonne à lire autrement encore. Mercè se dévoile tellement plus complexe et surprenante que cette succession d'étiquettes, autant passionnée de films de série B que des anges, adorant Kafka, Virginia Woolf et la couture, se souciant de justice sociale et du statut des femmes, et de tout ce qui, toujours, a freiné l'épanouissement de leurs désirs. C'est tout cela qu'elle planta dans son œuvre-jardin. À l'Institut d'études catalanes de Barcelone, qui abrite sa fondation, elle a même un jardin à son nom, où les fleurs de ses romans sont accompagnées de citations. Dans *Le Jardin sur la mer*, qui nous arrive en français narré comme quasi toujours par une voix qui vous emporte du début à la fin, en l'occurrence celle d'un jardinier, l'intrigue avance par les fleurs, symboles constants de ce marivaudage dont l'atmosphère est si étrange, inquiétante, et doucement parfumée à la fois. Dans *Rue des Camélias*, on ne quitte pas Cécilia, l'enfant trouvée, arpentant Barcelone, depuis les baraquements des pauvres jusqu'aux cafés où elle se réfugie, sans oublier sa soirée au majestueux Liceu (l'Opéra), en passant par le trottoir des Ramblas, où elle se prostituera. Sa vie est tellement romanesque que Mercè Rodoreda aurait pu se contenter d'autofiction, à peine s'en est-elle inspirée dans *Aloma*, qui d'ailleurs la fit connaître en 1938. Née le 10 octobre 1908, fille unique d'une famille petite bourgeoise, où l'on aime le théâtre, Mercè, enfant douée, est retirée de l'école à 10 ans sur volonté maternelle ! « *Je suis une fille de la vie* », disait-elle de son parcours autodidacte, qui lui

SP (X2) - FUNDACIÓ MERCÈ RODORÉDA/SP

avait permis de lire ce qu'elle voulait vraiment. Et de constamment se régénérer au contact des fleurs et des plantes, son conteur de grand-père lui ayant tout appris des jardins.

Exil. Elle a 20 ans quand on la marie à son oncle maternel, qui en a 30 et revient d'Argentine avec de quoi sauver la famille de la ruine. Leur fils Jordi naît en 1929. Mercè se délivre de ses chaînes par l'écriture (son premier roman date de 1923, mais elle reniera ses premiers écrits, «*péchés de jeunesse*»), elle devient journaliste. Républicaine engagée pendant la guerre civile, elle est évacuée avec d'autres écrivains vers Paris où elle vivra en exil. Quittant une guerre pour en retrouver une autre – elle écrira beaucoup plus tard le roman *Tant et Tant de guerres* – elle intitule une nouvelle sur les camps nazis, *Nuit et Brouillard* bien avant le film de Resnais. Réfugiée à Limoges, à Bordeaux, elle retrouve en 1946 sa chambre de bonne de Saint-Germain-des-Prés. «*Peu m'importe d'être une écrivaine exilée parce que, comme Cléopâtre était l'Égypte, moi, je suis la Catalogne*» dira celle qui s'est toujours battue pour sa langue. Quand son compagnon est nommé traducteur à l'Unesco elle le suit à Genève où elle s'ennuie, mais ces six années seront fastes

LE PRINTEMPS RODOREDÀ

Inédits en français

Le Jardin sur la mer et *Rue des Camélias*, traduits du catalan par Edmond Raillard (*Zulma*, 256 pages, 21,50 €).

Une exposition

«*Mercè Rodoreda une forêt*», CCCB de Barcelone jusqu'au 25 Mai 2026.

Un hommage au Festival du livre de Paris

Avec Wajdi Mouawad et Léonor De Récondo, lecture par Sophie Rodrigues. Vendredi 17 avril, 15 h, Agora.

pour l'écriture: *La Place du Diamant*, *La Mort et le Printemps*, son roman le plus dur, *Le Jardin sur la mer*, *Rue des Camélias*, *Le Voyage et les Fleurs* et les débuts de *Miroir brisé*, son grand roman que Zulma va publier, et dont la rumeur lui refusera la paternité... l'attribuant – trop puissant pour être d'elle! – à son homme. Toujours, la liberté qu'elle a conquise ardemment, la Rodoreda l'insufflera au cœur de ses personnages. De retour en Catalogne en 1972, elle s'installe au Nord, dans un village entouré de forêts. D'ailleurs, l'exposition du CCCB s'intitule «*Mercè Rodoreda, une forêt*», on l'y découvre peintre, rien d'étonnant quand on sait la puissance de son regard, l'acuité de ses portraits, des décors, chaque détail faisant corps avec l'histoire, où voyeurs et épieurs sont nombreux.

Dans chacun de ses livres, le langage des fleurs est aussi ambigu que sa vision de la vie, lumineuse et obscure, à la lisière du réel, transcendée par une écriture limpide et si pleine d'images frappantes. Dans un destin marqué par les guerres, il restera toujours une fleur poussant sur les ruines de l'horreur. Comme dans *Miroir brisé*: «*Et Armanda ? demanda Ramon, je voudrais lui dire adieu... – Laisse-la. Elle cherche les rosiers des roses couleur chair dans l'obscurité.*» Ainsi écrivit Rodoreda ●



Femme de lettres

Entre Genève et
Barcelone, jardins
secrets de Mercè
Rodoreda

page 29



Livres

Littérature

Belle de nuit, libre et rebelle



Mercè Rodoreda à Barcelone, en 1973. Son roman «Rue des Camélias» a paru pour la première fois en catalan en 1966 et lui a valu de recevoir le prestigieux Prix Sant Jordi. (Album)

Les Editions Zulma
poursuivent la remise
en lumière de l'œuvre de la
Catalane Mercè Rodoreda,
romancière de premier
plan disparue en 1983
et qui vécut à Genève

Julien Burri

Un nouveau-né est abandonné dans la rue des Camélias, devant la grille d'un des plus beaux jardins privés de Barcelone. Le prénom de l'enfant est tracé au crayon sur une feuille déchirée. Il est incomplet, comme si celui ou celle qui l'avait écrit n'avait pas eu le temps d'aller jusqu'au bout: «Cecília Ce». Le couple qui vit là, Jaume et Magdalena, recueille la petite fille. La nuit suivante, miraculeusement, un cactus qui a survécu au gel fleurit dans le jardin. Sa fleur rare et nocturne n'apparaît qu'une fois l'an. L'amour des jardins traverse toute l'œuvre de la Catalane Mercè Rodoreda.

L'enfant grandit, c'est elle la narratrice de ce roman envoûtant. Devenue adolescente, elle tombe amoureuse, s'enfuit, passe ses journées à attendre dans une habitation de fortune. Elle paraît naïve, parfois simple d'esprit ou folle. Au contraire, c'est une fine observatrice d'une société dont elle se sent à part. Sa vie semble s'écouler sans qu'elle exerce sa volonté. C'est presque en somnambule qu'elle erre dans Barcelone, à la façon de certains héros des romans de Simenon.

Canine plaquée or

Rue des Camélias séduit par son humour, son émotion, sa modernité, sa façon de déjouer les attentes. Cecília tente de subvenir à ses besoins en faisant de la couture (activité que Mercè Rodoreda a elle-même pratiquée). Elle s'éreinte sur une monstrueuse machine à coudre et tombe amoureuse du mécanicien venu réparer sa courroie. Elle confie au lecteur, en parlant de la machine: «Une nuit, sans réfléchir, je l'ai traînée hors de la baraque, j'ai pris mon sac et, maigre comme une asperge, je suis allée sur la Rambla faire le trottoir.»

Cecília passe d'un homme à l'autre, semblant chercher quelqu'un, ou tenter de se débarrasser de quelque chose qui la «ronge» de l'intérieur. Elle accepte ceux qui ne lui plaisent pas par pitié pour leur solitude. L'un d'eux est tavernier. Sa lèvre fendue découvre une canine en or. Il n'a pas connu sa mère: «Il l'avait tuée en naissant.» Dans la rue, la jeune femme est suivie. Sa voisine la surveille. Un nouveau «protecteur» la séquestre. Le livre bifurque alors vers des eaux plus noires, plus profondes, jusqu'à l'oppression.

La narratrice se décrit étendue dans une chambre, dans un quasi-coma, livré à des hommes qui abusent d'elle à tour de rôle. Comment lire ces pages saisissantes sans penser aujourd'hui à l'affaire des viols de Mazan? «Ils venaient trois fois parce qu'ils étaient trois, tous les trois faisaient la même chose mais c'était quand même différent, comme les visages qui passent dans la rue, ils ont tous des yeux, des joues et une bouche, mais les bouches il n'y en a pas deux pareilles et les yeux sont de toutes les couleurs et les joues, il y a des lisses et des râpeuses.»

Epines et parfums

Aucune explication, aucune psychologie, pas de jugement de valeur. Ce roman fascine pour le mystère qui entoure sa narratrice. On ne parvient pas à la cerner, à la deviner. Elle est à la fois profondément humaine, attachante, et absente, comme si elle ne s'appartenait pas. L'écriture est belle comme un jardin en fleurs, avec ses épines et ses parfums. Le récit bifurque à nouveau, vers la lumière cette fois, mais pas vers une fin convenue. Pas de mariage ni de vie de famille bourgeoise pour Cecília, qui préfère se choisir un autre destin. Elle en est devenue la maîtresse.

La romancière
jugeait Genève
«très ennuyeuse,
idéale pour écrire».
Elle s'y est toujours
sentie exilée

Au téléphone, Laure Leroy, directrice des Editions Zulma, explique son coup de foudre pour l'autrice catalane. «Je me suis aperçue qu'à part deux titres dans la collection L'Imaginaire, chez Gallimard, les autres étaient indisponibles. *Le Jardin sur la mer* n'avait même jamais paru en français. Nous avons acheté ses droits et décidé de publier les traductions inédites de trois romans, *Le Jardin sur la mer*, paru en 2025, *Rue des Camélias*, sorti cette année, et *Miroir brisé*, attendu pour 2027. Les versions françaises déjà existantes des deux derniers étaient tout à fait acceptables, mais il fallait les rafraîchir, et il nous semblait important qu'un seul traducteur, Edmond Raillard, porte désormais la voix de Mercè Rodoreda en français.»

Ces trois publications remettent en lumière une écrivaine majeure. «Elle a été

célébrée de son vivant, avant de tomber dans l'oubli, poursuit Laure Leroy. On la classait à tort sous l'étiquette «roman féminin» ou «sentimental». On en est très loin! C'est une autrice libre et rebelle. On ne peut pas l'enfermer dans une catégorie. Elle a beaucoup à nous dire aujourd'hui. En Catalogne et plus largement en Espagne, elle bénéficie également d'une redécouverte.»

«Mauvaise mère»

Mercè Rodoreda (1908-1983) a été poussée, à 20 ans, à épouser son oncle de 14 ans son aîné. Elle publie son premier livre, *Suis-je une honnête femme?*, en 1931. Divorcée, elle est mise au ban de la société. Engagée en faveur du pouvoir catalan, elle doit s'exiler en France en 1939 pour échapper à la dictature de Franco. Elle laisse derrière elle son fils unique. Elle pense le rejoindre rapidement, mais son absence durera vingt-quatre ans. En plus d'être divorcée, la voici «mauvaise mère». Elle s'installe à Genève en 1954. Son compagnon, l'écrivain Armand Obiols – pseudonyme de Joan Prat –, est traducteur à l'ONU. C'est en Suisse qu'elle rédige la part la plus importante de son œuvre.

Un article fouillé paru en 2016 dans *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, et signé par l'universitaire Mariàngela Vilallonga, éclaire la vie de Mercè Rodoreda à Genève entre 1954 et 1979. L'écrivaine occupait avec son compagnon un studio à la rue du Vidollet 19. Elle y a notamment reçu Julio Cortázar et sa femme. Sa terrasse donnait sur le Salève, «une montagne assez laide». La romancière jugeait Genève «très ennuyeuse, idéale pour écrire». Elle s'y est toujours sentie exilée.

Elle fréquentait les cinémas, le café glacé Le Radar (qui a fermé ses portes en 2006) ou La Perle du lac, dont elle prévoyait de faire le décor d'un récit resté à l'état d'ébauche. Mais elle décrit le célèbre restaurant au début de *Miroir brisé*. Genève apparaît également dans la nouvelle *Paralysie*, publiée par Actes Sud en 1991 dans le recueil *Comme de la soie*. En route pour une visite médicale, une femme déambule dans la Cité de Calvin. La ville se superpose à la Barcelone de sa jeunesse. «Il m'en a coûté d'aimer Genève», avoue-t-elle. Mais elle prise ses parcs et leurs jardiniers: «Oui, il y a peut-être des gens qui les aiment beaucoup, les fleurs s'entend, mais très peu doivent, comme moi, avoir envie de pleurer parce que soudain, quand le ciel devient gris et qu'il menace de pleuvoir, leur viennent aux lèvres des mots comme, par exemple, lilas, camélia, queue-de-renard ou oreille de souris...jasmin royal du roi Jaume!» ■



Genre Roman
Autrice Mercè Rodoreda
Titre Rue des Camélias
Traduction Du catalan par Edmond Raillard
Editions Zulma
Pages 254

Les brèves des Livres du Soir : l'art du passé, l'art de la fuite

« Je vous parle d'un temps » se rappelle les objets et les gens d'il y a 60 ans. « Rue des camélias », de Mercè Rodoreda retrace l'histoire de Cecilia.

■ Article réservé aux abonnés



Le View-Master de nos enfances. - Kil Editions.



Critique -

Par Pierre Maury et

Jean-Claude Vantroyen ([/12643/dpi-authors/jean-claude-vantroyen](https://12643/dpi-authors/jean-claude-vantroyen))

Publié le 9/04/2026 à 15:44 | Temps de lecture: 3 min 

Rue des Camélias ***

Mercè Rodoreda

Mercè Rodoreda n'a pas, dans le monde francophone, la place qu'elle mérite malgré plusieurs initiatives éditoriales pour la faire mieux connaître. Dernière en date, celle-ci nous a valu l'an dernier *Le jardin sur la mer* (paru au format de poche cette année) et, à présent, l'histoire exemplaire de Cecilia, abandonnée bébé et recueillie par la famille devant la maison de laquelle elle avait été trouvée. Eprise d'indépendance, Cécilia va tomber sous la coupe de ses compagnons successifs : Eusebi, d'abord un ami de jeunesse, devenu un homme après avoir disparu pendant la guerre ; Andrés, le plâtrier, avec qui elle commence à vivre alors qu'il lui plaît déjà moins ; Cosme, le tavernier, qui ne lui a jamais plu. « Mais j'avais faim », dit-elle simplement pour expliquer ce couple- là. La faim, c'est aussi ce qui la fait basculer de la couture de chemisiers à la prostitution. Mais « partir en chasse, je ne savais pas trop faire. » Et elle tombe tout de suite amoureuse. L'art de la fuite est complexe, Cecilia l'apprend parfois à ses dépens. P.MY

Traduit du catalan par Edmond Raillard, Zulma, 256 p., 21,50 €, ebook, 12,99 €

Les sept romans à ne pas manquer en avril 2026

De "Je suis drôle" à "Court-circuit", en passant par "Très brève théorie de l'enfer" ou encore "Rue des Camélias", voici notre deuxième sélection printanière.

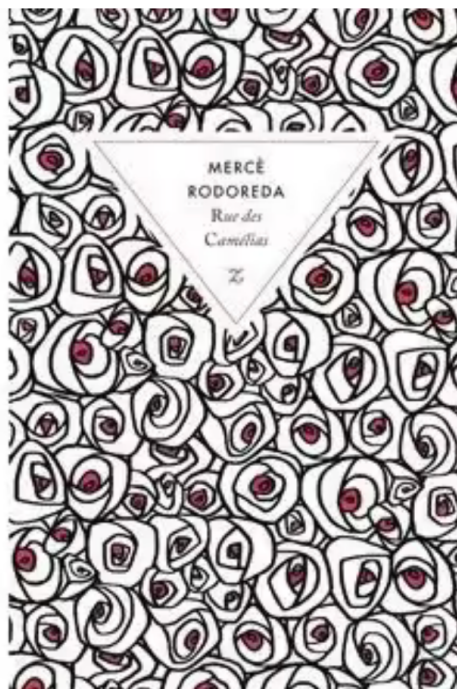
[lire plus tard](#)[16 commentaires](#)[partager](#)

Mohamed Berkani
France Télévisions - Rédaction Culture

● "Rue des Camélias" de Mercè Rodoreda : les destins de Cecília

Sa vie s'ouvre sur une grande blessure béante, difficile à panser. Cecília a été abandonnée bébé non loin de Barcelone, rue des Camélias, devant le jardin de Jaume et Magdalena. De ses parents adoptifs, elle reçoit beaucoup d'amour. Mais le destin est ailleurs. Grâce à une langue riche, vivante, Mercè Rodoreda narre la vie d'errances de Cecília, en quête de ses origines, de son identité, et qui rêve grand. L'écrivaine catalane (1908-1983) dit le désir d'indépendance et les combats d'une femme dans un monde d'hommes. Forte de ses fêlures, Cecília cherchera chez les autres, chez les hommes, dans d'autres bras, ce manque qui fait de son existence une éternelle insatisfaction. Un vide qu'elle tentera de remplir de toutes les manières, même les plus destructrices. Portée par une écriture enlevée et charnelle, l'histoire de Cecília, faite de dépendances et de combats, est d'une universalité saisissante.

"Rue des Camélias", Mercè Rodoreda , traduit du catalan par Edmond Raillard, éditions Zulma, 256 pages, 21,50 euros



Couverture du livre "Rue des Camélias" de Mercè Rodoreda. (Editions Zulma)

LE MATRICULE DES
ANGES

Edition : Avril 2026 P.37

Famille du média : Médias spécialisés

grand public

Périodicité : Mensuelle

Audience : 29960



CRITIQUE

DOMAINE ÉTRANGER

À fleurs de peau

RÉÉDITION DE *RUE DES CAMÉLIAS*, UN DES FLEURONS DE L'ÉCRIVAINNE CATALANE MERCÈ RODOREDÀ (1908-1983). UN DESTIN DE FEMME EN QUÊTE D'IDENTITÉ ENTRE RÉALISME NOIR ET ONIRISME FLORAL. D'UNE SI DÉLICATE MÉLANCOLIE.

Que nous offre la contemplation des fleurs ? La proximité de la beauté, sa fragilité ? Pourquoi cette omniprésence dans l'œuvre de la native de Barcelone qui n'a eu de cesse d'ensemencer ses romans de multiples variétés florales, d'arbres, de plantes et de jardiniers ? Obsédantes, les fleurs ! Que cachent-elles ? Un naturalisme ? Un surnaturalisme ? Le sentiment de l'éphémère ? Mercè Rodoreda a écrit de mémoire, un monde d'avant chaos, un monde aberrant, telle une étoile qui brille mais désintégrée, n'existe plus, telle cette ville de Barcelone en plein essor culturel, d'idées progressistes, détruite par la guerre civile.

À l'instar de ses héroïnes, Mercè Rodoreda naît beauté étrange, d'une grande sensibilité, à l'existence tourmentée par deux guerres, des exils, la précarité, des amours compliquées... Enfant unique issue d'une famille de la moyenne bourgeoisie éprise de littérature, son grand-père la baigne de catalanité, fort sentiment d'appartenance à ce peuple singulier, sa langue, sa culture. Elle la vivra en toute liberté en tant que journaliste, cherchant à monnayer ses talents de polygraphe : poèmes, romans, contes, théâtre... S'engagera aux côtés des républicains. Se mariera par convenance avec son oncle de quatorze ans son aîné dont elle aura un petit garçon. Les abandonnant tous deux, lors de la Retirada, pour s'exiler dans un premier temps à Paris, en zone libre, ensuite en Suisse à Genève, où elle connut une vie plus stable, confortable. C'est là dans les années 1960 qu'elle écrira ses prestigieux romans, traduits en trente-quatre langues : *Place du diamant* (1962), *Le Jardin sur la mer* (1967) et *Rue des Camélias* (1966), qui relate la vie d'une petite fille abandonnée dans la rue éponyme, Cécilia Cé. « (...) il m'a prise, sale comme j'étais, avec le papier encore épinglé sur ma poitrine, et il m'a emmenée regarder les fleurs : regarde les œillets, regarde les roses, maintenant dit qu'il disait, regarde, regarde. Car, c'était le printemps et tout était en fleurs. » Elle sera recueillie par un vieux couple, s'enfuira, découvrant la misère, les hommes, la prostitution, l'enfermement, presque la folie.

Difficile de résumer la psychologie de cette femme libre, sans racine, sans identité, qui n'a comme atout qu'un beau corps. Une marchandise que les mâles convoitent, achètent, salissent, humilient. Cécilia aime les hommes, l'amour, l'argent, le bien-être aussi. Victime consentante ? Malhonnête de penser cela dans une société patriarcale, basée sur l'argent-roi, confrontée à la lutte des classes, à la violence des possédants. Mercè Rodoreda décrit, mais ne juge pas. Son discours n'est pas militant, pourtant intrinsèquement féministe et paradoxal. Son héroïne aime



© Fondation Mercè Rodoreda

l'image de la féminité dont toutefois elle pâtit. Ne s'effondrera pas du fait de sa force de vie, son regard sur le monde des petits riens du quotidien, la délicatesse avec laquelle on arrose les fleurs, le chatolement d'une étoffe, le vent dans le feuillage et aussi certainement sa quête identitaire : qui suis-je ? quelle sorte de femme suis-je ? « Bien lavée, bien coiffée, un peu de parfum derrière les oreilles et les ongles comme dix petits miroirs, je me suis assise sur une chaise de la salle à manger pour mettre de l'ordre dans mon sac. »

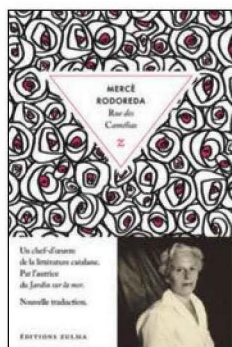
L'écriture fluide de Mercè Rodoreda glisse tout en étant très contrastée. Elle génère de la simplicité, une extrême gravité, une puissance inouïe et de la légèreté. Son réalisme est froid, acerbe, cruel, à l'instar de Hugo, Dickens, Zola, les scènes sont violentes, même si l'horreur est souvent suggérée, se cache, tapie derrière une porte, introduisant une dimension fantastique. Enfermée dans un appartement, enivrée façon pré-Pelicot par son amant, Cécilia donne l'impression d'être une souris dans un laboratoire de l'effroi, un peu comme dans *L'Œuf du serpent*, le film d'Ingmar Bergman. Et puis, il y a cet onirisme, un côté éthéré, aérien, ourlé de sentimentalité qui porte l'héroïne vers des lendemains qui chantent le printemps. Le jardinier est celui qui prend soin des fleurs, il est celui qui a inventé Cécilia Cé. Le retrouvera-t-elle ? Plus qu'un roman, une huile essentielle ! **Dominique Assenac**

Rue des Camélias, de Mercè Rodoreda, traduit du catalan par Edmond Raillard, *Zulma*, 258 pages, 21,50 €

Edition : **Juillet 2026 P.32**
 Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **1032000**



Journaliste : **I. B.**
 Nombre de mots : **104**



RUE DES CAMÉLIAS

♥♥♥ Abandonnée bébé sur le perron d'une maison de Barcelone, Cecilia va grandir auprès de ses vieux parents adoptifs avant de suivre son premier amour dans un bidonville. Puis un deuxième, puis... finir comme femme (pas toujours bien) entretenue par de riches messieurs. On pourrait imaginer l'histoire sinistre, mais, sous la plume de Mercè Rodoreda, femme de lettres catalane disparue en 1983, c'est une merveille de poésie, avec toujours en contrepoint un délicat hommage à la beauté des fleurs. Merci à Zulma de nous faire découvrir ce délicieux classique. **I. B.**

De **Mercè Rodoreda**, éd. **Zulma**, 256 p., 21,50 €.



Edition : Du 1er au 07 aout 2026 P.64
Famille du média : Médias spécialisés
grand public
Périodicité : Hebdomadaire
Audience : 2080000
Sujet du média : Mode-Beauté-Bien être



Journaliste : David Lelait-Helo
Nombre de mots : 290



La bibliothèque

de David Lelait-Helo Journaliste écrivain



3 villes, 3 ambiances

BARCELONE, ATHÈNES, SAINT-TROPEZ, TROIS DÉCORS QUI SONT AUSSI DES PERSONNAGES À PART ENTIÈRE. TROIS LIVRES NOUS INVITENT AU VOYAGE.

La poésie de Barcelone

Le coup de cœur

Sur les hauteurs de Barcelone, dans le quartier du Guinardó, se faufile la rue des Camélias. Dans une maison simple au jardin enchanteur, vivent Jaume et Magdalena, deux âmes pures qui ont recueilli un bébé abandonné devant une grille, son prénom épinglé à son vêtement, Cecilia. À l'adolescence, tout l'amour du monde ne saurait retenir ce bel oiseau : elle quitte son théâtre de fleurs et de verdure pour le sourire enjôleur d'un mauvais garçon, Eusebi. La gamine a éros dans la peau, elle suivrait n'importe quel type pour goûter au vertige de l'amour. Une vie de bidonville et de trottoir l'attend. Puis c'est un autre homme, Cosme, qui l'entretient et l'enferme, comme s'il « avait trouvé une perle dans une moule et il n'en revient toujours pas, il a peur que la perle roule et lui échappe. Il vit dans le désespoir ». Cecilia subit naïvement le désir des hommes tout en présentant une certaine indifférence au monde ; condamnée à une grande solitude, elle observe, agit mollement. « Je vivais tout engourdie », confesse-t-elle. La noirceur du propos est sans cesse embellie par la majesté des fleurs, par l'éclat de leurs parfums, par une écriture luxuriante et poétique. Paru dans sa langue originale, le catalan, il y a tout juste soixante ans, ce monologue de Mercè Rodoreda, disparue en 1983,



demeure d'une grande modernité, il dit la difficulté d'une jeune femme à échapper à sa condition et à la férule des hommes.

« Rue des Camélias »,
Mercè Rodoreda,
traduit du catalan par
Édmond Raillard, éd.
Zulma, 256 p., 21,50€.

Par Nicolas Gary / 11/06/2026

Dans la rue des Camélias, l'innocence face à la violence

« On m'a abandonnée dans le carrer des Camèlies, contre la grille d'un jardin, et le veilleur m'a trouvée au petit matin. Le monsieur et la dame qui habitaient la maison voulaient bien de moi, mais sur le moment il paraît qu'ils ne savaient pas quoi faire : me garder ou me donner aux bonnes sœurs. » Voici comment tout a commencé pour cette petite fille, trouvée dans un couffin, accompagnée d'un simple papier : *« Cécilia Ce »*, rien de plus.

Monsieur Jaume et madame Magdalena ont été prévenus par les voisins et les voisines du quartier : recueillir un bébé sorti de nulle part, ça ne pouvait pas être une bonne idée. Et si le père était un criminel ? Non, vraiment, ça n'annonçait rien de bon... Pourtant, ce couple sans enfant est tout de suite séduit par ce poupon. Leur décision est prise : ils élèveront cette petite. Et ils feront ce qu'il faut pour qu'elle grandisse et devienne une femme correcte, respectable.

« Mon plus grand problème c'était que je tombais tout de suite amoureuse, au premier mot, d'hommes que je ne devais plus jamais revoir. Et si je ne tombais pas amoureuse c'était encore pire parce qu'alors il montait à l'intérieur de moi une sorte de pitié pour cet homme qui ne me plaisait pas et qui était seul. Je préfère ne pas parler de la honte quand j'ouvrais mon sac pour y mettre de l'argent. »

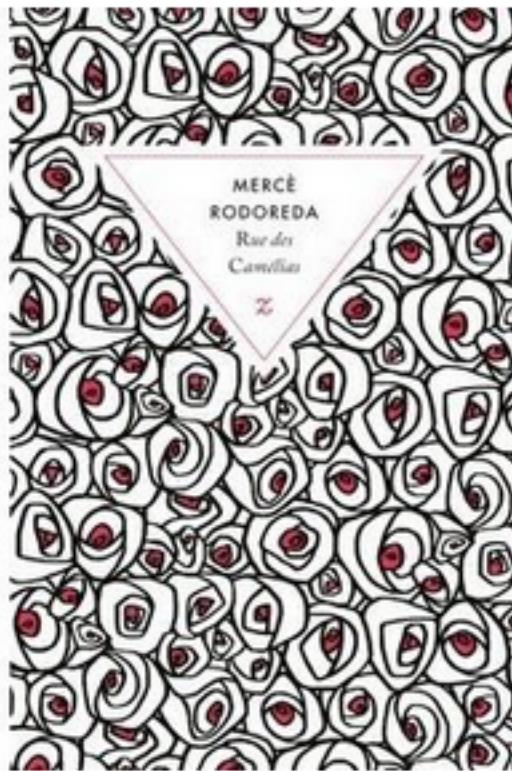
Le roman de Mercè Rodoreda est écrit avec une douceur et une naïveté qui illustrent parfaitement la personnalité de notre narratrice. Le ton enfantin contraste avec les événements qui ponctuent la vie de Cécilia, elle qui semble ne jamais se défaire tout à fait de son innocence malgré les aléas, malgré les rencontres souvent malheureuses avec ces hommes. Des hommes qui, qu'elle le veuille ou non, ont un impact très fort, positif ou négatif.

Elle devient le réceptacle de leurs émotions, de leur violence, de leur égo. Blessée, soignée, utilisée au rythme des caprices de ces hommes, qui ne voient en elle qu'un objet... Cécilia en va jusqu'à perdre la raison, perdant de vue qui elle est réellement, alors que la vie s'acharne sur elle, encore et encore. Jusqu'à la libération. L'indépendance. La découverte, aussi, de la vérité autour de sa naissance.

Et puis, dès les premières pages, cette omniprésence de la nature, des fleurs, du jardin qui accueille ce récit. La façon dont le cactus sans terre fleurit lorsqu'elle est recueillie par ses parents adoptifs, transformant notre protagoniste en miracle. La rue où elle grandit, qui donne le titre de ce roman. Des roses, des iris, des plantes qui occupent une place centrale et accompagnent la vie de Cécilia, dans ses plus grands bonheurs et ses plus terribles malheurs. Comme la certitude que, parmi toute la noirceur, il existe encore une part de bonté et d'espoir... si on sait où la trouver.

Traduction de Edmond Raillard.

Rue des Camélias Mercè Rodoreda



Marc Verlynde, mai 2026

Les floraisons d'une femme abandonnée, les errances d'une orpheline dans une Barcelone où balcons et jardins, immeubles et cafés sont autant de prisons, d'enfermement dans la précarité imposée par les hommes, dans les stellaires rêves qui ne permettent pas d'y échapper, dans les fragrances des fleurs qui y laissent la trace d'une inatteignable beauté. Tout en empathie, Mercè Rodoreda décrit les flottements de son héroïne, sa ouatée incompréhension, ses mirages et autres fantastiques enchantements – transitoires illusions. Du jardin où elle est recueillie, où elle apprend le nom des plantes et les désirs de fuite, aux autres lieux de sa dépendance, *Rue des Camélias* se révèle une belle évocation, fugace, de cette beauté qui, matérielle, en dépit de tout fleurit.

On avait beaucoup aimé *Le jardin sur la mer* de la même Mercè Rodoreda que les éditions Zulma nous permettent de redécouvrir. Une sorte de florale attention au détail, l'acuité d'un regard sur les plantes et fleurs, sur les ornements de notre détresse. Les contrastes de la beauté sans doute aussi. *Le jardin sur la mer* contient comment un jardinier assistait, impuissant, au destin d'une maison. Mercè Rodoreda parvient à nous plonger dans les aveuglements d'une conscience, dans la captation de détail, dans une si révélatrice fragmentation du point de vue. Une enfance perdue jamais, sans doute, ne se recolle comme, peut-être, jamais ne se reconstruisent les incertitudes identitaires, le mépris social dû à une incertaine origine, le soutien sans amour de Monsieur Jaume et Madame Magdalena ouvre à une blessure dont la reconnaissance la plus immédiate est la persistance de l'incompréhension. « Je voyais leurs visages aussi flous que celui de mon père le jour où je l'avais vu au milieu des étoiles. » On devine chez Mercè Rodoreda les senteurs de l'exil, l'ombre d'une nostalgie dans l'acuité de son attentive reconstitution qui s'incarne dans des fragments, dans de très jolies sensations sans solution de continuité. La réalité y apparaît à l'ombre d'un discret fantastique. Cecília est hantée par des visions stellaires, par des fièvres, de beaux décalages de perceptions pour dire la dureté de l'apparente passivité de l'absence de choix de sa protagoniste, pour contempler sans jugement ses choix malheureux, conditionnés surtout autant par les blessures de l'abandon que par une société sans commentaire démontée. Une odeur de tilleul, les souvenirs de la guerre sont honte des menstrues, joie de voir les adultes épouvantés.

Un jardin est-il autre chose qu'un lieu dont s'enfuir, l'invention d'un paradis perdu dont *Rue des Camélias* jamais n'occulte l'apprêt. Bien sûr, vision de l'avant-guerre civile, d'une société catalane où chacun, dans le forlos d'un jardin, est enfermé dans sa classe sociale. Recueillie par un couple sans enfant, vieillissant sans doute, claustrés surtout dans un conformisme social, Cecília ne pense qu'à s'enfuir. Nous assistons alors à un récit de l'enfermement, des échappatoires que l'on ne cesse de s'y inventer. Cecília ne reçoit aucune éducation, rêve des beaux habits qu'elle croise au Liceu. À l'instar du *Jardin sur la mer*, Mercè Rodoreda illustre l'enfermement des femmes, monnaie d'échange d'un amour qui feint de proposer un étouffant soutien. Une histoire que l'on raconte aux enfants pour les calmer ou les égayer. Il en reste si peu. Un engourdissement, la fuite en avant de l'amour qui ici prend la forme de la vie dans les baraques, aux frontières des bidonvilles puisqu'il s'agit toujours d'un roman des lisières. L'attente que quelque chose survienne, sorte de l'apathie, invente un amour moins faux. Nous n'en résumerons pas les tristes péripéties. Une sorte de normalité, le désespoir de l'acceptation, une extériorité à sa propre existence. Reste quelques fleurs, quelques odeurs, un peu de tendresse même quand Cecília sombre dans la prostitution. Sans misérabilisme, sans en atténuer pour autant l'horreur, le récit nous en fait entendre le naufrage. « Tout était différent et il me semblait que l'amour c'était la différence dans tout ce qui était pareil. » On a aimé le flottement fantastique dans lequel s'enferme ensuite, entre deux cafés où attendre de beaux monsieur, où montrer une société où une femme se fait entretenir, notre protagoniste. Une impression de surveillance, une porte fermée dans un demi-appartement : douceur émoullente du cauchemar. Les mirages de la vie, les prisons dorées proposées aux femmes. Forme à peine plus élaborée de prostitution dans laquelle Cecília finit par se débrouiller, par s'inventer un endroit à soi. Le roman se clôt d'ailleurs sur une belle évocation des origines, sur l'aléatoire de ce qui l'a conduit à cette existence chaotique. On se souviendra de la précision sensuelle de Mercè Rodoreda, de la douceur de ses impressions tragiques.
